

(les films)

Le (re)tour du réel ?

La poupée cassée
de Louise-Marie Colon

D'apparence traditionnelle, *Marottes* et *La poupée cassée* explorent pourtant, à leur manière, une voie plutôt inhabituelle. Celle d'un réalisme que l'animation délaisse (trop ?) souvent au profit de la métaphore ou de l'imaginaire. En cela, ces deux films reposent agréablement de l'anthropomorphisme, de l'agitation "cartoonesque", du tape-à-l'œil infographique et des poses onirico-poétiques où se complait parfois le genre.

Tout comme la bande dessinée contemporaine, en France ou aux États-Unis, se renouvelle, depuis quelques années, au fil de récits réalistes et adultes (de Daniel Clowes à Dupuy et Berberian, en passant par Craig Thompson, Adrian Tomine, Alex Robinson ou Manu Larcenet), il n'est pas exclu que le cinéma d'animation ait une belle carte à jouer en osant se tourner vers l'intime. Le phénomène émergent du "documentaire animé" semble d'ailleurs corroborer cette impression (voir infra p. 26). À l'heure où les outils informatiques autorisent toutes les prouesses, quand le jeu vidéo et ses délires cinématiques viennent talonner l'imaginaire graphique des animateurs, on peut tout à fait anticiper un retour au récit, une réaction au trop-plein d'images et d'imageries qui se ferait par le biais d'une approche strictement réaliste. Un Sébastien Laudenbach aura en ce sens, en France, ouvert une minuscule brèche prolongeant discrètement, avec des moyens propres à l'animation, la pratique de cinéastes "diaristes" comme Morder, Cavalier ou pourquoi pas Kramer.

La poupée cassée et *Marottes* se situent encore ailleurs, mais participent finalement – malgré leurs atours enfantins et classiques – de ce mouvement. Si ces deux fictions se présentent avant tout comme des fables réalistes s'adressant encore aux plus jeunes spectateurs, on sent bien à quel point leurs auteurs tentent de délaissier les filtres artificiels inhérents au genre animé pour se confronter au réel, pour parler du handicap ou des attermolements d'un pré-ado rebelle. *La poupée cassée* met en scène deux petites filles. La plus jeune, Julie, réifiée,

associée dans un premier temps à une poupée, est en fait une petite handicapée. Objet d'affection à protéger en même temps que poids contraignant qui l'éloigne de camarades moins patients, elle est pour la plus grande, Élise, source de sentiments contradictoires – parfois dérangeants – que le film ne tait pas. *Marottes*, de son côté, évoque la fascination d'une fillette de dix ans pour Valentin, un garçon instable et violent de son village. Le film évite le manichéisme et surprend par une rudesse certes ponctuelle, mais affleurant sans crier gare. Dans ce choix de la frontalité, dans le refus d'une "poésie" factice qui empoisonne une bonne part de la production, ces deux films se rapprochent surtout d'une frange importante de la littérature pour la jeunesse, où les sujets de société, les problèmes concrets que

rencontrent enfants et ados sont traités sans fard et sans mièvrerie.

Il est trop tôt pour parler d'une nouvelle vague de la fiction animée, mais que ses frontières, jusqu'alors assez rigides, tremblent ainsi est assurément une bonne nouvelle...

Stéphane Kahn

La poupée cassée, 2005, 35 mm, couleur, 8 mn.

Réalisation, scénario et montage : Louise-Marie Colon.

Musique : Matthieu Labaye. Production : Les films du Nord.

Marottes, 2005, 35 mm, couleur, 14 mn.

Réalisation : Benoît Razy. Scénario : Benoît Razy et Sylvie Plessy. Montage : Hervé Guichard. Production : Les films du Nord, Folimage Valence Production.

**Marottes**
de Benoît Razy